

L'enfance et l'adolescence chez Elise Turcotte

Claudia Y. Rossi

Dalhousie University

*[The theme of childhood is omnipresent in the literary works of Elise Turcotte. This is especially apparent in her first novel, *Le bruit des choses vivantes* (1991). In this novel, the character, Maria, passes through successive stages of maturity during her early childhood. This article examines those changes through five essential themes: the perception of the interior and the exterior, the dreams of the child, her fears, the themes of presence and absence, and the essential theme of love.]*

Mère et Fille

L'intérieur et l'extérieur

Tous les jours, Maria m'appelle au téléphone. Je suis là pourtant, juste à côté d'elle [...] Cela fait de moi un personnage dans la vie de Maria. Objet vivant qui transporte l'image de la réalité. Un être, parfois à l'intérieur d'un autre être, parfois à l'extérieur. (B 14)

Dans *Le bruit des choses vivantes* d'Elise Turcotte, une petite enfant, Maria, et sa jeune mère, Albanie, font l'expérience du dehors et du dedans chacune à sa façon. D'une perspective changeante, Maria perçoit sa mère de trois manières différentes qui varient selon la situation et le moment. Tandis que Maria perçoit sa mère comme étant une extension d'elle-même, un parent ou une étrangère, Albanie croit que son enfant fait, au moment présent, et fera toujours, partie intégrante d'elle-même. Malgré le désir de ces deux personnes d'exister comme un seul être, un processus de séparation pénible mais nécessaire entre l'enfant et la mère s'impose.

L'intérieur et l'extérieur selon l'enfant

Maria a de la difficulté à distinguer entre le 'dehors' et le 'dedans'. Malgré tout son effort, elle est trop jeune pour comprendre que sa mère est la même personne qui est à ses côtés, dans les photographies, et au téléphone.

Au début du roman, l'enfant ne distingue guère le 'dehors' et le 'dedans'. Piaget explique ainsi cette indifférenciation chez l'enfant:

Au lieu de sortir de son point de vue propre pour le coordonner avec celui des autres, l'individu demeure encore inconsciemment centré sur lui-même [...] il s'agit d'une indifférenciation entre le moi et la réalité extérieure, ici représentée par les autres individus. (Juventus 34)

Ce que Piaget veut dire, c'est que l'enfant se voit comme le centre du monde¹ malgré les autres personnes qui font partie intégrante de sa vie. Chez Maria, fillette d'environ trois ans, 'l'indifférenciation' existe encore puisqu'il y a des moments où elle trouve difficile de discerner entre sa mère qui apparaît parfois près d'elle, en tant qu'une extension d'elle-même ou en tant que parent, et l'autre, loin d'elle, Albanie, l'étrangère sur les photographies ou au téléphone. Comment est-ce que l'enfant distingue entre ces trois personnages d'une manière logique? D'abord, Maria la perçoit comme le même être qu'elle, ressentant les mêmes sentiments qu'elle à exactement le même moment. Albanie décrit ce moment joyeux pour l'enfant:

Maria me crie de venir voir les petites filles à la télévision. Elle est fascinée. Je ne sais pas si c'est par les barres parallèles, ou par les costumes, ou par les mouvements des petites gymnastes. Elle a sûrement vu une chose que je n'ai pas remarquée. (B 70-71)

C'est ainsi que l'enfant, dans sa perception magique du monde, croit que sa mère est une extension d'elle-même. Prise par la fièvre du moment, la réaction initiale de l'enfant est de ne pas prendre la peine d'expliquer ses sentiments joyeux à sa mère. Maria est convaincue que ses cris heureux expriment tout à Albanie. Etant presque la même personne selon l'enfant, la mère doit savoir intuitivement lesquels des éléments du spectacle la petite préfère. Alors que les images captivantes de petites filles se déroulent rapidement à l'écran, Maria examine

plusieurs caractéristiques du spectacle, comme les barres où les petites se lancent dans l'air et descendent à terre avec une telle grâce. Chaque mouvement, délibéré et bien exécuté, est mis en relief avec leurs jolis vêtements sportifs en couleurs vives. Tout excitée, Maria veut que sa mère partage les mêmes sentiments envers ces images éclatantes. Un peu confuse par la réaction calme d'Albanie, l'enfant commence à se rendre compte que, peut-être, la mère est capable d'avoir ses propres sentiments tout en étant encore liée à l'enfant. Cette séparation progressive entre les deux devient de plus en plus évidente lorsque la mère doit agir comme parent, et imposer des règles. A mesure que Maria grandit, elle se trouve plus consciente des changements dans le comportement d'Albanie, tout en faisant des liens entre la mère qui est une extension de l'enfant et la mère qui joue le rôle du parent. Encore trop jeune pour comprendre exactement comment Albanie peut jouer les deux rôles à la fois, Maria apprend que lorsque la mère parle d'un ton résolu, il ne s'agit plus d'une amie proche mais plutôt d'une personne qui détient tout le pouvoir. Maintenant plus stricte et sérieuse, la mère, aux yeux de l'enfant, semble être une personne indépendante et très volontaire. Lors d'une visite de Jeanne et Gabriel, des amis proches, chez Albanie et Maria, la petite décide de discuter d'une expérience désagréable: "[...] Maria parle de la garderie. Elle dit qu'il y a quelqu'un qu'elle n'aime pas [...] Au début, elle pense que c'est moi. Elle dit, je t'aime pas maman. Elle refuse de s'habiller, de manger, d'attacher son manteau [...]" (B 36). Initialement déconcertée au sujet de l'identité exacte de cette personne peu aimée, Maria choisit, comme cible de sa colère, celle qui est la plus proche d'elle, sa mère. Forcée contre son gré à aller à la garderie, la petite insiste, par dépit, à ne pas collaborer avec sa mère durant la routine fatigante et quotidienne des matins de la semaine. A peine éveillée, Maria sait déjà que c'est une nouvelle journée à la garderie qui s'annonce et, par conséquent, elle se rebelle avec toute sa force contre les désirs de sa mère. Au lieu d'aider Albanie à choisir ses propres vêtements, l'enfant reste obstinée et n'enlève pas son pyjama confortable. De même, Maria ne veut pas manger des céréales pour le petit déjeuner mais plutôt des bonbons comme sa mère et elle font lorsqu'elles prennent des jours de congé. Comme s'il y avait encore une chance d'éviter la garderie, l'enfant, avec son manteau déboutonné, continue sa lutte inutile jusqu'au moment du départ. Peu à peu, à travers cette expérience révélatrice, la petite commence à comprendre qu'il existe une autre volonté plus puissante que la sienne, celle de sa mère. En

employant le terme familier ‘maman’ pour s’adresser à la mère quand Maria ne veut pas aller à la garderie, l’enfant établit une distinction claire entre elle-même et l’autre; la mère. Maria sait également que ses actions de révolte ce matin-là ne sont pas celles de la mère. Autrement dit, ce sont des actions qui viennent de sa propre volonté sans aucune influence de sa mère. C’est ainsi que Maria est capable d’observer les volontés séparées et la distance physique entre sa mère et elle. Les rapports les plus distants entre elles sont ceux entre Maria et l’image de sa mère sur les photographies ou au téléphone. Pour l’enfant, le concept complexe que les photographies contiennent l’image de la même personne qui se trouve près d’elle n’est pas facile à saisir. Chaque fois qu’elle les examine, Maria conclut que c’est l’adulte, Albanie, qui est présente sur ces photographies. La mère souligne les sentiments de l’enfant de cette façon: “[...] Au téléphone, elle m’appelle par mon prénom. Sur les photos, je suis encore Albanie. Et lorsque nous fabriquons un immense gâteau avec du sable, on chante toutes les deux, tout doucement, bonne fête à Albanie [...]” (B 14). Qu’Albanie soit sur les photographies ou au téléphone, la présence physique s’oppose à une présence visuelle ou auditive de la mère pour la jeune enfant. En d’autres termes, l’être physique d’Albanie représente une personne tandis que l’être visuel ou auditif représente une autre personne dans l’esprit de l’enfant. Notamment, quand la photographie est prise tout près de l’enfant, du moment qu’elle se développe, l’image de cette personne devient celle d’ ‘Albanie’ par opposition à ‘maman’. En outre, au téléphone, la petite ne voit pas sa mère à ses côtés. Sans cette image visuelle d’Albanie dans son esprit, l’enfant se trouve embrouillée et pour cette raison, elle appelle sa mère, de nouveau, ‘Albanie’, prénom employé par les adultes autour d’elle, comme le père de Maria et Jeanne. Enfin, pour Maria, il s’agit d’une séparation complète de l’existence physique de la mère pour faire traverser sa voix au téléphone et, également, pour produire son image sur les photographies. Cette distance créée par la petite l’aide à distinguer entre les divers rôles de sa mère².

Malgré le fait que Maria soit encore trop jeune pour faire le lien correct entre le physique, le visuel et l’auditif, elle réussit à découvrir que cette personne, Albanie, d’une manière ou d’une autre, fait partie de sa mère.

L'intérieur et l'extérieur selon la mère

Pour Albanie, il y a un lien puissant entre Maria et elle. Parfois, il semble à la mère que sa fille et elle sont la même personne. Pourtant, avec le passage du temps, Albanie comprend que sa fille doit devenir indépendante d'elle.

Sensible et tendre, Albanie a sa propre façon de vivre profondément le dehors et le dedans dans le contexte de ses rapports avec sa fille. Au lieu de percevoir Maria comme une extension d'elle-même, la mère ressent encore leur union dans un seul corps. Lori Saint-Martin présente ces rapports comme une fusion: “[...] Mère et fille vivent entre elles, dans leur petite bulle [...] [C'est] le temps de la fusion [...]” (Nom 286). A travers le roman entier, Albanie les décrit comme étant un seul être complet, particulièrement, lorsqu'elle avoue honnêtement: “[...] Je suis dans la peine de Maria et dans cette peine tout est immense. Le matin, c'est la folie, vite, dépêche-toi, vite je t'aime, vite, Maria, ne pleure pas. A la fin, c'est moi qui pleure le plus [...]” (B 52). La peine de l'enfant devient celle de la mère. Albanie prend conscience de sa souffrance à un tel point qu'elle ressent la peine de Maria en elle. Cette peine est double puisque c'est la mère, qui impose des règles le matin de la garderie, ce qui cause la souffrance de l'enfant. La routine quotidienne de la semaine perturbe leur tranquillité habituelle. Les matins de la garderie et du travail, la mère et l'enfant ne peuvent ni regarder la télévision ni écouter de la musique paisiblement. Lorsque l'enfant ne réussit pas à obtenir ce qu'elle veut, passer toute la journée à jouer avec sa mère, elle pleure pour essayer de changer la situation. Il est impossible pour Albanie de rester neutre ou encore de diriger la petite d'une main ferme. Etant mère célibataire, elle passe presque tout son temps libre seule avec son enfant bien-protégée. Ainsi, devient-elle si liée à Maria qu'elle trouve insupportable de ne pas ressentir les sentiments de son enfant. C'est pourquoi, après la lutte émotionnelle le matin avec Maria, Albanie pleure davantage: elle pleure non seulement ses propres larmes mais également celles de l'enfant, qui, pour la mère viennent de la même source, son propre corps.

Au fur et à mesure que Maria grandit, la mère commence à noter des changements dans leur union. A propos de ces rapports changeants, Corinne Larochelle remarque que c'est une “[...] relation symbiotique [...]” mais, aussi, union imparfaite que seul le temps permet d'accepter [...] Ici,

il n'y a pas d'identité permanente [...]” (“Lire” 548). Puisqu'Albanie et Maria sont presque le même être, la découverte choquante de la mère que sa jeune enfant commence à grandir physiquement en dehors d'elle inspire une réaction surprenante de la part de la mère. Albanie avoue ses sentiments privés ainsi: “[...] Ce qui est vraiment étrange, c'est que je m'en sois pas rendu compte tout de suite. Comme si ça ne pouvait pas être ma fille, une petite étrangère, en dehors de la maison, et surtout, en dehors de moi [...]” (B 89). Lors d'une occasion rare, la mère est chez elle tandis que l'enfant est à la garderie. D'une fenêtre, la mère observe une petite enfant qui se sépare des autres pendant une promenade. Lorsque, toute excitée, la fille montre sa maison aux travailleurs de la garderie. D'instinct, Albanie se cache derrière les rideaux de peur que Maria ne la voie dans la pièce. Pourquoi cette curieuse réaction? Albanie comprend intuitivement qu'il lui faut encourager sa fille à être indépendante bien qu'il existe un lien affectif et inébranlable entre elles. Donc, en se cachant, Albanie ne bouleverse pas le temps et l'espace qui appartiennent exclusivement à Maria dans le monde extérieur. En même temps, la lutte constante afin de se séparer de sa fille provoque une douleur intense chez Albanie. C'est comme si quelqu'un lui arrachait tout d'un coup une partie d'elle-même. La fille devient étrangère à sa mère, un autre être qui a la capacité de fonctionner indépendamment et sans aucune difficulté. Finalement, après cette expérience révélatrice, il y a, chez Albanie, une prise de conscience qui l'aide à comprendre que, en tant que mère, elle ne doit pas résister à l'ordre naturel des choses. C'est-à-dire que la séparation entre les deux est nécessaire pour que l'enfant devienne une adulte équilibrée.

La mère sait bien dès la naissance de l'enfant qu'il lui faut, avec le passage du temps, se séparer de son enfant chérie. Mais comment le faire alors que l'enfant veut rester si près de sa mère? Albanie insiste que Maria aille à la garderie pour qu'elle puisse avoir un contact avec d'autres enfants, comme Félix, un enfant du quartier. De même, elle encourage le père de Maria et sa grand-mère à la voir fréquemment. C'est ainsi que la séparation naturelle entre la mère et l'enfant se déroule d'une façon progressive sans faire trop de peine à la petite.

Le rêve

Je pense: voici encore une journée, la journée d'Albanie et de Maria. Si on regarde de près, cela veut dire que l'espace où nous sommes deux, Maria et moi, doit commencer à durer. Il doit durer dans nos têtes et dans nos rêves, car c'est là que tout va se mettre à bouger. (B 17-18)

A propos du rêve éveillé de l'enfant, on discutera, d'abord, comment le rêve est son espace privilégié, son outil de compréhension ainsi que sa manière d'imaginer l'avenir. Dans un deuxième temps, on examinera quelques rêves nocturnes et éveillés de la mère. Chez la mère, le rêve éveillé le plus important, celui du voyage est partagé par elle et par son enfant tandis que ses rêves nocturnes sont bien évidemment privés et solitaires.

Les rêves de l'enfant

Les rêves de Maria l'aident à exprimer ses désirs et à mieux comprendre le monde autour d'elle. Ils l'aident aussi à imaginer son voyage vers le Cercle polaire.

Si la perception du monde — perception soit intérieure, soit extérieure — pose certains problèmes de compréhension pour l'enfant, son rêve, par contre, est un terrain plus immédiatement accessible. Freud explique ainsi la nature particulière du rêve de l'enfant: “[...] Les rêves des enfants, rêves cohérents et toujours parfaitement clairs [...] tous ces rêves d'enfants sont identiques en un point. Ils réalisent les désirs que le jour a fait naître et n'a pas satisfaits [...]” (Rêve 42, 45). Les désirs simples de l'enfant, selon Freud, se traduisent en des rêves faciles à comprendre puisque l'enfant a encore des pensées élémentaires³. Alors, dans le cas de Maria, ses rêves, ici éveillés, montrent son désir fondamental d'être bien protégée et de se perdre dans un monde magique où elle sera toujours accompagnée. Outre d'évoquer ses désirs, pour Maria, le rêve remplit d'autres fonctions également: c'est un espace privilégié, un outil de compréhension et une manière d'imaginer l'avenir. La mère, à travers l'observation de Maria, dépeint cet espace plein d'aventure pour l'enfant: “[...] C'est le théâtre de Maria. A l'entrée de la forêt, il n'y a pas de danger [...] Là, on rêve à quelque chose d'abstrait, une couleur qui se déplace dans le ciel [...] Les personnages [...] ont des

frères ou des sœurs, des amis [...]” (B 15). Dans ce rêve éveillé, Maria crée un endroit imaginaire et parfait à seule fin de se laisser emporter par ses désirs enfantins⁴. Son premier désir, d’être bien protégée des dangers, se réalise par l’intermédiaire des arbres qui veillent sur elle à peine entrée dans sa forêt des merveilles. Une fois qu’elle pénètre dans la forêt, son abri privilégié l’attend pour assurer une protection double: premièrement, les arbres et deuxièmement, la tente elle-même, la protègent. Ensuite, elle désire se perdre dans une rêverie des couleurs. Cette rêverie donne à l’enfant la liberté de concevoir des nuances et des teintes imaginaires et diverses et de les voir dans le ciel. Après avoir fini d’observer le ciel, Maria continue son voyage en transformant des choses autour d’elle en personnages. Le désir le plus profond de l’enfant s’exprime dans son rêve de ces mêmes personnages qui deviennent des membres d’une grande famille heureuse⁵. Le fait que, vers la fin de son rêve, les personnages soient entourés par une famille et des amis met en relief le manque de rapports proches chez cette enfant unique. Maria imagine comment ces personnages pourraient être les membres de sa propre famille, comme des frères et des sœurs et, ensemble, ils auraient un grand nombre d’aventures. Dans ce rêve, Maria n’est jamais seule. A propos des descriptions vives de l’enfant, Elise Turcotte, parlant de son roman *Le bruit des choses vivantes*, indique que: “ [...] C’est un livre sur l’enfance, où la moitié des phrases sont de vraies phrases de ma fille que j’ai notées, j’ai choisi une forme qui ressemble à celle d’un livre pour enfants [...] ” (Côté, “Belle” par. 10). Ces descriptions, qui sont inspirées par une vraie enfant, aident le lecteur à comprendre ce monde imaginaire du rêve.

Moyen de se protéger et d’exprimer ses désirs enfantins, le rêve est également un outil qui aide la petite à comprendre des concepts de la vie quotidienne. Afin de mieux comprendre le rôle de la nature, Maria, avec une logique simplifiée et une vive imagination, l’examine en y incorporant des caractéristiques animées. Ainsi observe-t-elle des arbres dans le quartier qui, maintenant personnifiés, sont ses gentils gardiens. Cette forêt enfantine n’est pas une jungle envahie par de mauvaises herbes ou recouverte de lierre. Il n’y a même pas de bêtes sauvages qui feraient du mal à l’enfant. Au contraire, c’est un lieu parfaitement tranquille à part la présence de personnages, parfois inquiets quand “[...] certains pleurent [...] Parfois, il y en a même qui perdent quelqu’un [...] On doit tout consoler [...]” (B 15). Maintenant soulagés, ces mêmes personnages sont associés à la nature d’une manière un peu confuse par Maria. Ne comprenant pas

complètement le lien logique entre les personnes et la nature, elle se satisfait en transformant des objets inanimés dans la forêt en êtres vivants, qui ont quelquefois besoin de réconfort.

La compréhension est poussée plus loin encore lorsque l'enfant commence à imaginer l'avenir qui inclut le voyage qu'elle accomplira avec sa mère au Cercle polaire⁶. On apprend leur plan détaillé pour le voyage qu'elles attendent avec une impatience grandissante, à travers les paroles descriptives d'Albanie:

Au bout de cette année, nous allons dessiner un avion et ce sera un rêve de voyage. Maria choisit un endroit sur la carte: le Cercle polaire. Sur son atlas à elle, on voit un igloo et un gros ours blanc. Sur le mien, il y a des noms [...] Alaska, Innuvik, Terre de Baffin. (B 57)

Pleine d'espoir et d'anticipation, Maria regarde les illustrations dans son atlas et rêve de leur voyage futur. L'avenir, dans le rêve éveillé de l'enfant, est un endroit d'aventures sans fin. Tout y est possible à n'importe quel moment. Même un endroit froid comme le Cercle polaire est fascinant. Cette destination finale commence par ce rêve éveillé pas encore réalisé. La première étape, celle la découverte de ce lieu si lointain sur un atlas de dessins enfantins, aide Maria à imaginer son emplacement approximatif et quelques caractéristiques simples, comme les igloos et les ours omniprésents. Dans l'esprit de l'enfant, les vraies caractéristiques, la glace et la neige, et celles qui sont imaginaires, un grand nombre d'igloos et d'ours, se mêlent en créant un rêve éveillé vraiment fantastique. Son excitation la pousse à la prochaine étape: dessiner le ciel et l'avion qui lui permettront d'atteindre sa destination privilégiée, le Cercle polaire. Alors que Maria regarde seulement les images de l'atlas, elle commence à participer activement à la réalisation de son rêve en mettant sur papier l'image née de son esprit. Espace vaste, le ciel du jour est un obstacle qui doit être traversé pour qu'elle puisse atteindre sa destination polaire. Toujours alerte, l'enfant choisit un moyen pratique pour traverser une distance si grande: l'avion duquel elle peut observer tout d'une vue panoramique, comme un oiseau, avant que ses pieds ne touchent la terre. Enfin, le rêve de l'avenir, promis par sa mère, se réalise au Cercle polaire, après de longs mois pendant lesquels elles ont collé toutes les images dans le "[...] cahier de rêves [...]" (B 90).

Les rêves de l'enfant l'aident à se perdre dans son monde imaginaire où elle est protégée du mal. Aussi est-il plus facile pour Maria d'exprimer ses désirs, comme celui de visiter le Cercle polaire.

Les rêves de la mère

Les rêves d'Albanie sont parfois éveillés, parfois nocturnes. La plupart des rêves éveillés de la mère sont partagés avec l'enfant alors que, bien évidemment, ses rêves nocturnes sont privés.

Tandis que les rêves bien décrits de l'enfant sont des rêves éveillés, ceux de la mère sont parfois éveillés, parfois nocturnes. Dans son étude, *Le droit de rêver*, Bachelard, traitant de ce sujet encore mystérieux de nos jours, se demande si nous ressentons vraiment de la tranquillité à rêver la nuit⁷: “[...] Dans quel espace vivent nos rêves? [...] L'espace de notre sommeil est-il vraiment un espace de repos? N'a-t-il pas plutôt un mouvement incessant et confus? [...]” (195). Après son sommeil agité, les souvenirs des rêves nocturnes hantent Albanie même durant la journée. Remplis d'images incohérentes, tous ces rêves contiennent une idée commune: l'inquiétude constante pour le bien-être de sa précieuse enfant. D'ailleurs, Albanie admet sa crainte la plus profonde et décrit un de ces rêves terrifiants: “[...] J'ai encore rêvé à elle: on me l'enlevait. Il y avait une forme dans son lit, mais ce n'était pas elle. J'entendais la clochette du chat noir, puis, c'était trop tard, elle n'était plus là [...]” (B 47). Paniquée à la pensée obsédante de perdre son enfant si vulnérable, Albanie fait fréquemment des rêves torturés sur l'enlèvement de Maria. Littéralement, la menace d'avoir son enfant enlevée par des criminels la nuit est réelle. C'est un événement signalé trop souvent dans des bulletins d'informations et une intrigue souvent employée dans des films, surtout à la télévision. En plus de la peur consciente qu'elle a déjà de perdre sa fille, ces idées suggérées de nombreuses fois pendant la journée hantent Albanie pendant son sommeil. Là, elle rêve de plusieurs scénarios terrifiants où Maria disparaît sans laisser de traces. Dans ce rêve nocturne, en particulier, comme dans des films, Albanie s'assure que l'enfant est au lit, bien protégée, mais, quand même, elle ne réussit pas à arrêter le criminel. Elle réagit trop tard à son seul indice, le son de la clochette de Maria. Au sens figuré, on peut interpréter ce rêve d'Albanie comme une prise de conscience de la nécessité de s'éloigner graduellement de sa fille. Les influences extérieures, comme la garderie et la famille de son père,

commencent à créer une distance, tout à fait normale, mais néanmoins troublante pour Albanie, entre elle et sa fille. C'est ainsi que ces pensées du jour se manifestent dans des rêves nocturnes inquiétants.

Par contre, Albanie partage la plupart de ses rêves éveillés avec Maria. Les autres rêves, au sujet des rapports intimes, semblent secondaires; le rêve éveillé le plus important est le rêve de la mère et de la fille, celui d'un voyage au Cercle polaire, ou, selon Albanie, plus spécifiquement, en Alaska. Albanie décrit comment son rêve privé est interrompu par leur rêve partagé: "[...] C'est notre voyage [...] C'est un rêve. J'ouvre les yeux et mon rêve est suspendu parce qu'une petite voix me demande si je suis prête. C'est Maria [...] Elle dit, viens-tu? et nous partons dans un *tremblement de bonheur* [...]" (B 225). En train de construire son propre rêve éveillé, Albanie imagine, avec optimisme, comment tout le monde vit en paix. Interrompu agréablement par la voix douce de l'enfant, le rêve éveillé et solitaire devient maintenant partagé. Bref, le roman entier est dédié à la réalisation de ce rêve partagé par la mère et l'enfant. Comme le constate Hugues Corriveau: "[...] Le fait même de ce roman tient sans doute tout entier dans cette combinatoire assez savante entre le rêve de la mère et celui de l'enfant [...]" ("Vérité" 9). Ce rêve, comme un outil pour réaliser leurs désirs, commence par les pensées, puis viennent les images, ensuite les dessins et les rêves et finalement, l'achat des billets pour le voyage vers le nord. Le voyage et le rêve sont également importants pour Albanie. On ne peut pas avoir l'un sans l'autre: l'idée du voyage vient à l'esprit d'Albanie dans ses rêves éveillés. A leur tour, les rêves grandissent au point de devenir de plus en plus réels et, en fin de compte, réalisables. Albanie commence par imaginer ce voyage, puis les images et les dessins, qui rendent son rêve plus concret, restent bien gravés dans son esprit. Enfin, l'étape suivante est de réaliser leur rêve éveillé et partagé. Juste avant leur voyage réel, Albanie se laisse emporter par une rêverie où tous les gens du monde sont unis. La seule chose qui a le pouvoir de l'attirer, de nouveau, vers le moment présent, est la voix charmante de sa petite, qui la guide à travers ce rêve maintenant, réel.

Cette discussion nous permet de distinguer plus clairement entre les moments où l'enfant et la mère sont liées par leur rêves et ceux où elles sont séparées à cause des rêves nocturnes terrifiants de la mère. Autrement dit, tandis que Maria a tendance, quelquefois, à se perdre dans

un monde imaginaire et agréable durant ses rêves, Albanie trouve ses craintes, par rapport à la perte de Maria, amplifiées par ses rêves.

La peur

La nuit, je vois des pyjamas de bébés, je déplace des meubles, je corrige un geste que je n'aurais pas dû faire. Je sais bien que les pyjamas de bébés sont placés dans mon cerveau par-dessus quelque chose de plus fou. Et à la fin, je finis toujours par avoir peur. (B 12)

L'enfant et la mère ont des peurs semblables. Leurs peurs irraisonnées occupent sans cesse leurs pensées et ce même durant les occasions les plus heureuses. En même temps, elles souffrent des peurs raisonnées, qui ne sont pas terrifiantes mais qui, tout de même, diminuent le plaisir de leur vie quotidienne.

La peur de l'enfant

Nous observons deux sortes de peurs chez Maria: celles qui sont irraisonnées et d'autres qui sont raisonnées. Sa mère, Albanie, aide l'enfant à surmonter ses peurs.

Chez cette enfant, il y a, d'une part, des peurs irraisonnées et, d'autre part, des peurs raisonnées. La peur irraisonnée dominante chez Maria, et qui est tout à fait normale pendant l'enfance, est celle de 'l'inconnu'. A propos d'une telle peur de l'inconnu, nous lisons dans l'ouvrage intitulé *Traité de psychologie de l'enfant*:

La peur de l'inconnu semble bien commander un grand nombre des réactions émotionnelles du jeune enfant. Dans le cas toutefois de la crainte de l'obscurité [...] la privation de la présence sécurisante [...] en tout premier lieu de la mère, ajoute alors ses effets propres à ceux des périls de l'inconnu nocturne. (Bloch et Gratiot-Alphandéry, t. 4 49)

Ces deux auteurs expliquent que c'est l'absence de la mère compatissante qui fait vraiment peur à l'enfant la nuit. 'La peur de l'inconnu', en l'occurrence, la peur du noir, est très présente pour Maria. Elle ne veut absolument pas rester seule dans sa chambre la nuit sans la présence rassurante de sa mère qui la protège des monstres imaginaires de

l'obscurité⁸. Albanie remarque que l'enfant n'a jamais envie de se coucher à cause de ses craintes:

Voilà, même les jours de congé, Maria a peur de s'endormir. Elle trouve que la nuit est trop longue. Comment savoir où l'on va se réveiller demain, comment être sûr que rien n'aura disparu? Comment savoir s'il faut se cacher pour regarder les abeilles et les planètes mourir? La lumière de la veilleuse est allumée. Les images par terre, étalées autour du lit. (B 36-37)

Puisque Maria a si peur de se coucher seule, la mère, à plusieurs reprises, s'endort près de l'enfant. Pourtant, ce soir-là Albanie décide que Maria doit s'habituer à dormir dans son propre lit. Pour l'enfant, le fait de dormir près de sa mère lui donne du réconfort face aux ombres menaçantes de la nuit. Selon l'enfant, il y a des monstres inconnus et effrayants cachés dans ces ombres qui veulent lui faire du mal dès que sa mère quitte sa chambre. Même la veilleuse qui devrait rassurer l'enfant, accentue ces mêmes ombres terrifiantes qui s'agrandissent et semblent vouloir l'attaquer. En plus d'avoir peur des monstres effrayants la nuit, l'enfant a d'autres peurs irraisonnées. Maria a une terreur folle que la fin du monde ne survienne lorsqu'elle dort. C'est pourquoi, avant de se coucher, elle fait un commentaire sur la longueur de la nuit. Albanie, maternelle, comprend très bien ce que veut dire l'enfant. La mère imagine les inquiétudes de l'enfant. Selon Albanie, Maria a peur de s'endormir puisqu'il y a une possibilité de se retrouver dans une autre partie du monde où les enfants souffrent des atrocités indescriptibles comme, par exemple, d'être forcés de travailler comme des esclaves par des criminels sans jamais revoir leurs mères. Ce sont des faits que Maria apprend en regardant la télévision avec sa mère. Comme confirme la critique Barbara Love, dans son compte rendu "*The Sound of Living Things*": "[...] Mère et fille [...] sont témoins des dures images à la télévision des victimes de la famine en Ethiopie, des survivants du tremblement de terre à San Francisco et des réfugiés de l'Europe de l'est [...]"⁹. En plus d'être affectée par ces images vives à la télévision, Maria a une deuxième inquiétude qui concerne la possibilité de la disparition de ses objets familiers. L'enfant craint que ses petits jouets qui l'entourent chez elle disparaissent, mais, de plus, elle a terriblement peur que la Terre, elle-même, ne disparaisse. L'enfant veut être rassurée que tous ces objets resteront inchangés pendant son sommeil. Enfin, la dernière hantise, celle

de la mort, se présente. Faut-il surmonter les peurs irraisonnées pour sauver les petites créatures, comme les abeilles, ou aller plus loin encore et empêcher l'inévitable fin du monde? Toutes ces questions de l'enfant, la mère les comprend mais ne les formule jamais à haute voix puisqu'elle sait que l'enfant a déjà assez de difficulté à surmonter les problèmes quotidiens de l'enfance, comme aller à la garderie contre son gré.

Bien que l'enfant souffre des peurs irraisonnées, il y a d'autres peurs chez elle qui sont tout à fait raisonnées. Une de ces peurs, celle d'être abandonnée, ne quitte pas ses pensées. En particulier, un matin à la garderie, Albanie doit nier un désir simple de l'enfant:

Elle a dit qu'elle voulait venir travailler avec moi aujourd'hui [...] Elle dit qu'elle va rester là pour toujours, que je ne viendrai pas la chercher. Elle veut dire, à la garderie. Sa petite bouche commence à trembler. Non, Maria, mais non, c'est une journée de grand-maman aujourd'hui.
(B 47)

Ce matin, au lieu d'aller à la garderie calmement, Maria commence à accuser sa mère de ne pas vouloir la ramener à la fin de la journée. Cette peur de l'enfant, d'être abandonnée, est entièrement raisonnée. Un de ses parents, son père, l'a déjà quittée récemment¹⁰. Donc, c'est logique que l'enfant croit que l'autre parent, sa mère, aura peut-être le même désir¹¹. C'est la raison pour laquelle Maria veut accompagner sa mère au travail. Habile, l'enfant essaie de convaincre sa mère que d'aller à la garderie n'est pas une bonne idée. En lui expliquant qu'elle sait comment s'occuper sans faire aucun bruit à la bibliothèque, Maria espère de tout son cœur éviter de passer une autre journée à la garderie sans sa mère. Pourtant, ce jour-là, sa peur augmente à un tel point qu'elle s'imagine passer toute sa vie sans parents à la garderie, qui est maintenant, selon l'enfant, un orphelinat. Ces images deviennent de plus en plus réelles, jusqu'au point où l'enfant se trouve au bord des larmes. Même le fait qu'Albanie passe presque tout son temps libre avec Maria ne la soulage pas. Chez Maria, cette peur raisonnée entraîne quelquefois un comportement anxieux. En d'autres termes, Maria a si peur d'être complètement abandonnée qu'elle ne veut pas quitter sa mère même durant les jours où Albanie doit travailler. Donc, Maria continue à pleurer à la garderie en espérant que sa mère ne la force plus d'y aller. Encore, selon la logique de l'enfant, la seule façon d'être entièrement libérée de cette peur est d'être près de sa mère tout le temps. Puisque l'enfant ne

réussit pas encore à comprendre que c'est une exigence impossible, c'est à la mère de trouver une manière gentille mais ferme de l'expliquer et de se séparer de son enfant progressivement.

Est-ce que Maria réussit à surmonter ses peurs? Il semble que, au fur et à mesure qu'elle grandit, Maria se rend compte de l'importance de faire partie du monde extérieur, particulièrement lorsqu'elle et sa mère partent pour un vrai voyage en Alaska à la fin du récit.

La peur de la mère

Comme l'enfant, la mère a ses propres peurs irraisonnées et raisonnées. A la différence de Maria, la mère cache ces peurs à l'enfant pour ne pas l'inquiéter.

Pour Albanie, la peur irraisonnée qui domine est celle de perdre Maria d'une manière brusque et violente. Gilles Marcotte résume ainsi le récit dans *Le bruit des choses vivantes*: "[...] C'est une histoire [...] [d'] une jeune mère, Albanie et [de] sa fille Maria. Une idylle, presque un paradis terrestre [...] parfois troublé par une peur vague, par les images du monde aperçues à la télévision [...]" ("Moment" par. 7). Malgré que la mère et l'enfant soient ensemble dans leur maison en sécurité, les images violentes à la télévision¹² augmentent cette peur irraisonnée et fréquente d'Albanie qui lui "[...] gâche le plaisir d'être avec Maria [...]" (B 52). Ces images perturbantes restent dans l'esprit d'Albanie où elle se souvient des "[...] affiches avec les photos et le nom des enfants disparus; idées folles de ce qu'ils sont devenus, de comment ils sont morts; enlèvements; viols; maladie; abandon. Ou encore: ça pourrait être Maria, un bébé étranglé, un bébé perdu, ça pourrait être Maria [...]" (B 21). A cause de ses images vives, Albanie, consumée de peur, se laisse imaginer la pire chose qui pourrait arriver à son enfant, le meurtre brutal. En pensant aux images claires des photographies des enfants inconnus qui sont déjà perdus à leurs familles, Albanie se voit comme le prochain parent qui subira le même destin. Une fois que Maria disparaît, Albanie, presume automatiquement qu'il n'y a plus aucun espoir de la retrouver en vie. Elle commence à imaginer comment ces criminels l'ont tuée. Toutes les actions criminelles possibles lui viennent à l'esprit. Quelles sont les images de l'enlèvement de son enfant chez Albanie? Il y a la lutte sans espoir de l'enfant contre le criminel, ses cris sourds, la tentative de s'évader une fois forcée dans l'automobile étrangère, le coup de force final qui tue l'enfant et le viol

brutal, avant ou après sa mort. Elle imagine d'autres atrocités possibles qui pourraient arriver à Maria. Si le criminel décide de ne pas la tuer, il se peut qu'elle devienne si gravement malade que le criminel la laisse toute seule sur la route sans aucun recours. Seule et mourante, les dernières pensées de l'enfant seraient d'Albanie. Où est-elle? Sans aucun espoir, l'enfant meurt. Il faut noter aussi qu'il s'agit d'un passage du général au particulier: Albanie commence par envisager ces événements horribles qui arrivent aux enfants inconnus et finit par imaginer sa propre enfant dans ces circonstances effrayantes. Maintenant cette enfant inconnue devient reconnaissable, c'est Maria. Curieusement, elle n'est plus une enfant de trois ans mais régresse à son état le plus vulnérable, celui du bébé. Y a-t-il pire chose pour une mère que d'apprendre le meurtre violent de son bébé sans défense? Albanie, en répétant deux fois que cette possibilité existe vraiment, renforce dans son esprit cette peur irraisonnée qui reste toujours vive.

Il faut noter que toutes les peurs chez cette mère ne sont pas irraisonnées. On en observe quelques-unes qui sont également raisonnées. Notamment, le fait que la mère a peur de perdre le lien si fort entre elle et son enfant est tout à fait normal. Albanie décrit ses pensées les plus intimes par rapport à son enfant: “[...] Maintenant je suis grande, elle n'est pas moi, nous sommes quelqu'un d'autre, une autre personne [...] Pour moi, elle avait trop grandi d'un seul coup [...]” (B 89). Après qu'Albanie voit Maria dans le monde extérieur avec les gardiens et les autres enfants de la garderie, elle se rend compte finalement que l'enfant devient de plus en plus indépendante et, ainsi, se sépare de sa mère. En plus de se sentir seule, Albanie a peur de perdre son enfant à mesure que celle-ci grandit. C'est-à-dire que, une fois grande, l'enfant n'aura plus besoin d'être habillée par sa mère, d'avoir des repas préparés par la mère, d'écouter des histoires lues par la mère et surtout de partager des moments précieux. Albanie fait beaucoup d'effort pour maintenir ce lien si fort entre les deux. Sachant bien que les moments de l'enfance sont éphémères et sans prix, Albanie essaie de surmonter cette peur raisonnée en gravant dans son esprit, chaque moment de leur vie commune. Albanie veut se rappeler des événements où elle et Maria sont habillées comme des chauves-souris la veille de la Toussaint, où elles décorent leur arbre de Noël et, bien sûr, leur fête. Même si Albanie a peur que, un jour, elles ne puissent plus partager tous ces événements ensemble, elle reconnaît instinctivement l'importance d'encourager l'indépendance progressive de

Maria. En fin de compte, surmonte-t-elle cette peur? Elle permet à plus de personnes de partager leur vie et accepte des changements naturels qui doivent survenir dans les rapports mère-enfant.

Les peurs irraisonnées et raisonnées font toujours partie de la vie d'Albanie et de Maria. Chacune doit lutter contre ses peurs. L'enfant s'habitue à dormir seule dans son propre lit tandis qu'Albanie commence à faire confiance aux étrangers autour de son enfant, comme Agnès, la dame de la bibliothèque, et Pierre, son nouvel amant.

La présence et l'absence

Il y a que je suis une personne accompagnée, grâce à Maria, je suis toujours accompagnée, par elle, par tout ce qui vit. Je l'ai toujours été, j'ai toujours senti cette présence en moi, j'ai toujours eu la conscience de cette force, et maintenant, elle a aussi un nom. (B 43)

La présence et l'absence affectent l'enfant et la mère de manières différentes. La présence de Maria inspire à Albanie le désir de trouver le bonheur dans les choses banales de la vie quotidienne. Dès que l'enfant part pour aller à la garderie, chez sa grand-mère ou chez son père, Albanie ressent profondément l'absence de Maria. Par contre, l'enfant commence par avoir un besoin absolu d'être en présence de la mère à tout moment et finit par devenir de plus en plus indépendante sans se plaindre trop lorsque la mère est absente.

La présence de l'enfant

L'omniprésence de Maria, l'enfant¹³, transforme complètement l'existence de sa mère, Albanie. Grâce à la vive imagination de Maria, la mère apprend à voir le monde à travers les yeux de son enfant.

Juste avant leur fête double, qui s'est fait attendre, Albanie retrace leurs quatre dernières années ensemble: “[...] Depuis quatre ans, cette petite fille emplit l'air de ses mots, de sa voix, de sa présence qui éclate partout comme des feux d'artifice. Depuis quatre ans, je la regarde vivre. Et nous allons fêter ça [...]” (B 184). Pour la mère les quatre dernières années passées avec cette enfant ont été les meilleures de sa vie. En outre, Maria, animée et sans réserve, attire sa mère vers un monde magique où tout est possible. Les mots, dans ce monde, prennent plusieurs sens dans ses

histoires à la fois simples, et fantastiques. Une telle histoire de Maria parle d'une pic-bois et d'un ballon. Dans ce monde des merveilles, le ballon est capable de pleurer (B 22). Albanie est si fascinée par la vive imagination et la présence de son enfant, qu'elle se laisse entrer dans ce monde imaginaire sans décourager l'enfant de sa façon de penser. Penny Kaganoff, dans son compte rendu, "*The Sound of Living Things*", affirme que: "[...] Albanie, divorcée, se réjouit tellement en la compagnie de sa fille de trois ans qu'elle fuit celle des adultes [...]"¹⁴. C'est-à-dire qu'Albanie, au lieu de vouloir passer tout son temps libre avec un amant, préfère participer dans tous les aspects de la vie de la petite. Parmi ces aspects nous trouvons la participation à des jeux créatifs. En particulier, c'est à travers un de ces jeux que la mère apprend de nouvelles manières d'utiliser des mots déjà définis par les adultes. Quant à la petite voix de Maria, c'est un son si attirant que sa mère peut la discerner n'importe où, même au plus profond de la nuit lorsque l'enfant l'appelle de sa chambre. Sa voix représente aussi une partie éphémère de l'enfance. La formation des idées à haute voix, les mots et les chansons qui créent une telle joie chez la mère, malheureusement, disparaissent aussitôt formulées. Même si Albanie ne peut pas toucher ces sons ou espérer que le son de cette jeune voix dure longtemps, elle se souviendra avec une grande joie de l'enfance chérie de Maria.

Bref, la mère veut célébrer le fait que cette petite enfant magique la guide dans un monde où il y a, maintenant, grâce à elle, un peu plus d'espoir.

La présence de la mère

La présence d'Albanie dans la vie de Maria montre que la mère prend un véritable plaisir à passer du temps avec l'enfant. A son tour, Maria compte sur sa mère pour la guider durant l'exécution de nouvelles tâches dans leur vie quotidienne.

La présence inébranlable de la mère est marquée par son désir de rester en la compagnie de son enfant. Dans un compte rendu, "*The Sound of Living Things*", M. H. Nachtsheim constate que: "[...] Turcotte excelle à captiver l'imagination merveilleuse, la curiosité, les soucis et les jeux dont se fait la vie d'une petite fille, de presque quatre ans, alors que sa mère l'observe, communique avec elle et l'aime [...]"¹⁵. Le dévouement absolu de la mère pour son enfant est apparent puisqu'Albanie est toujours

prête à sacrifier sa vie privée pour Maria. Contrairement à ces mères qui préfèrent ne pas jouer avec leurs enfants¹⁶, Albanie chérit chaque moment qu'elle a avec sa fille. Pour mieux en profiter, toutes les deux composent une liste des tâches agréables à accomplir. Qu'Albanie consulte Maria au sujet des tâches indique son désir d'aider son enfant à développer de la confiance en elle-même. Grâce à cette présence encourageante, Maria se croit utile pour l'exécution de nouvelles tâches et, par conséquent, sa confiance en elle-même continue à grandir. Pleine de cette nouvelle confiance, Maria est tout à fait enthousiaste à l'idée de participer dans d'autres nouvelles activités avec sa mère, comme celle de préparer un gâteau. D'un effort conjugué, la mère et l'enfant font ce gâteau. Cette activité agréable montre comment l'enfant, inspirée par la présence de sa mère, aide à préparer le gâteau et, par la suite, est heureuse de son grand accomplissement.

Dédiée à la personne la plus importante dans sa vie, son enfant presque trop aimée, cette mère est toujours présente pour la féliciter au sujet de tous ses succès, de l'action de préparer un gâteau à celle de dessiner.

L'absence de l'enfant

L'absence de l'enfant est vécue comme un grand malheur par Albanie. La douleur profonde de tout son être est apparente à travers les indices descriptifs que donne Albanie de sa maison silencieuse.

Pendant une visite de Maria chez son père, Albanie rompt le silence qui règne dans la maison sans l'enfant: "[...] Cinq pièces qui reprennent leur fonction principale quand Maria n'est pas là. Quand Maria n'est pas là, les heures se déroulent dans un seul souffle, elles n'ont pas de nom, elles ne sont pas divisées en chapitres comme une histoire [...]" (B 40). Toute seule, Albanie songe aux moments où Maria crée des espaces magiques de ses salles ordinaires de la maison. D'habitude, la maison est pleine de bruit et d'énergie à cause de l'activité de l'enfant. Douée d'une grande imagination créatrice, Maria a le pouvoir de transformer cet espace banal en un endroit spectaculaire¹⁷. En recréant cet endroit, l'esprit vif de Maria donne un nouveau sens à son milieu. Sans l'enfant, il n'y a aucune aventure à suivre avec sa mère, aucune nouvelle parole à découvrir. Maintenant, réduite à un espace vide et inanimé, cette maison est plutôt un endroit de solitude pour Albanie. Lorsqu'elle est

seule, le temps lui semble bien lent. Au lieu de remplir son temps libre avec des activités utiles dès le départ de Maria, Albanie flâne d'une pièce à l'autre comme si elle était en train de la chercher.

Bref, l'inactivité de la mère, qui donne l'impression qu'elle est perdue en l'absence de son enfant, ne fera qu'augmenter le vide en elle.

L'absence de la mère

L'enfant commence par ressentir le même vide que ressent la mère dans son absence. Ce qui change pour l'enfant, c'est qu'elle commence à s'habituer à passer de plus en plus du temps loin de sa mère, sans pleurer et sans trop se plaindre.

La mère, Albanie, note des changements progressifs dans le comportement de sa fille, Maria: “[...] Depuis qu'elle sait que je l'ai vue de ma fenêtre, Maria n'a plus tellement peur à la garderie. Elle ne met plus ses mains sur ses oreilles, elle apprend de plus en plus de chansons que je ne connais pas [...]” (B 110). Dès qu'Albanie mentionne à son enfant qu'elle l'a observée de la maison durant sa promenade avec sa classe, Maria se sent plus à l'aise en l'absence physique de sa mère. En apprenant que sa mère est toujours avec elle, même si ce n'est pas d'une manière visible, Maria change son attitude envers les activités qu'elle doit faire sans sa mère. A la garderie, elle ne pleure plus et, en outre, elle prend plaisir à jouer avec les autres enfants. Une fois que Maria arrête de couvrir ses oreilles pour empêcher le monde extérieur de la pénétrer, elle découvre l'existence de plusieurs belles chansons. Peu à peu, on voit la participation active de l'enfant qui augmente, non seulement en chantant à la garderie mais également lorsqu'elle passe des moments agréables chez sa grand-mère et chez son père. Beaucoup plus indépendante maintenant, Maria n'a plus besoin d'avoir ses petits jouets personnels lorsqu'elle rend visite à sa grand-mère. Il suffit d'avoir les jouets qui sont déjà là. Il faut noter aussi qu'il y a une distinction pour l'enfant entre ses jouets personnels chez elle et ceux qui se trouvent chez sa grand-mère. Les jouets chez Albanie et Maria appartiennent à elles tandis que ceux chez la grand-mère appartiennent uniquement à Maria. C'est ainsi que l'enfant continue, à sa façon, à établir une existence séparée de sa mère. Chez son père, Maria fait des cauchemars et, au lieu d'en discuter avec sa mère, l'enfant décide de cacher quelques-unes de ses pensées privées. Par exemple, lorsqu'Albanie lui demande de les expliquer, Maria maintient

qu' “[...] il y avait rien, juste un rêve avec des cauchemars [...]” (B 110). Malgré ces étapes cruciales vers l'indépendance de l'enfant dans l'absence d'Albanie, Maria tient encore, près de son cœur, la photographie de sa mère.

Albanie se sent complète dans la présence de son enfant. De sa façon imaginative, l'enfant apprend à la mère comment voir les petites choses de la vie plus positivement. Sans l'enfant, la mère se trouve perdue et sans but. Par contre, l'enfant, d'abord perdue en l'absence de sa mère, grandit en développant l'indépendance nécessaire pour devenir plus à l'aise dans ses nouvelles expériences, qui appartiennent uniquement à elle.

L'amour

Maria a tellement bien rempli l'amour qu'il y avait dans mon cœur [...] On remplit le cœur et à mesure qu'on le remplit il se vide. Ou le contraire, comme les trous creusés [...] ils se remplissent d'eau [...] l'eau ne cesse de monter. A la fin, le château est bâti sur des sables mouvants. (B 42)

Les caractéristiques de l'amour de l'enfant et de la mère sont similaires. Toutes deux commencent par ressentir le désir de passer presque chaque minute ensemble. Heureusement, le passage du temps les aide à partager leur amour infini avec d'autres personnes proches d'elles.

L'amour de l'enfant

Cette enfant ressent un amour absolu pour sa mère. En grandissant, Maria commence à partager tout ce grand amour avec toutes les autres personnes qui font partie de sa vie.

Au lieu de diviser cet amour également entre sa mère, toujours présente, son père, fréquemment absent, et ses grand-parents, Maria décide, au commencement, d'offrir presque tout son amour à son parent préféré, Albanie. Comme l'expliquent Philippe Malrieu, Suzanne Malrieu et Daniel Widlöcher, les auteurs de *Traité de psychologie de l'enfant*:

La relation est intense [...] elle n'est pas la même envers les deux parents, en raison de l'attitude souvent plus captative de la mère [...] Après 3 ans l'affection à l'égard de la mère devient moins possessive;

elle s'exprime de façon moins émotionnelle, plus réfléchie [...] l'enfant voudra l'aider. (Gratoit-Alphandéry et Zazzo, t. 5 105)

Au début, on observe cette enfant anxieuse qui exprime son amour illimité pour sa mère. En se concentrant uniquement sur cette personne centrale dans sa vie, elle montre la profondeur de ses sentiments d'amour; elle dit à sa mère: "[...] Je suis un peu à grand-maman, mais beaucoup à toi. Elle a dit ça. Elle a ajouté en mettant ses bras autour de mon cou, je t'aime trop toi. Elle renverse la tête, elle mime quelqu'un qui aime trop [...]" (B 48). Cette manière candide de communiquer avec sa mère aide Maria à mieux comprendre comment formuler ses pensées clairement. L'enfant sait comment faire savoir tout ce qu'elle veut à sa mère: parfois elle le fait en construisant l'objet de ses désirs dans le sable, parfois en dessinant des images fabuleuses. En plus de communiquer ses désirs à Albanie, Maria veut qu'elle et sa mère fassent toutes ces activités sans aucune interruption du monde extérieur, sans que les autres fassent irruption dans leur vie. Par exemple, juste avant que la mère ne sorte le soir avec son amie, Jeanne, Maria se plaint en disant qu'elle veut, aussi, les accompagner. C'est difficile pour l'enfant de comprendre au début que, même si elle aime tellement sa mère, il est impossible de n'être jamais séparées. En plus d'exprimer ces sentiments d'amour pour Albanie lors de leurs jeux, Maria les exprime par le langage et par les gestes. Après avoir décrit comment compter les baisers, Maria fait des liens entre l'amour qu'elle tient pour sa grand-mère et celui qu'elle a pour sa mère. Sachant qu'elle n'est pas liée directement à sa grand-mère, l'enfant comprend tout de même qu'il y a là un rapport familial. Leur amour se développe au fur et à mesure que l'enfant grandit et se sent de plus en plus attachée à sa grand-mère. Mais, naturellement, cet amour n'est pas aussi fort que celui entre l'enfant et sa mère. Maria n'a aucune hésitation à dire sa préférence pour Albanie. Ouvertement affectueuse, l'enfant passe à la prochaine étape en montrant ses sentiments d'amour sincères pour sa mère, physiquement aussi bien que verbalement. Les actions d'embrasser et de répéter les mots d'amour d'Albanie suggèrent la profondeur des sentiments envers une si jeune enfant. Les étreintes données librement à la mère montrent l'amour sans réserve ressenti par l'enfant. De même, en avouant qu'elle aime sa mère excessivement, il semble que l'enfant comprenne le concept d'amour d'une manière fondamentale puisque

comme l'explique Elise Turcotte: “ ‘[...] Les enfants comprennent beaucoup plus de choses qu'on le pense [...]’ ” (Tremblay, “Jeux” par. 13).

En grandissant, l'enfant apprend comment partager cet amour illimité pour sa mère avec d'autres personnes autour d'elle¹⁸ en se souvenant toujours de ce sentiment tout-puissant pour Albanie. Durant une conversation intime avec sa mère, Maria explique ce qu'elle ressent:

Avant de s'endormir, elle dit, maman, il y a beaucoup de personnes que j'aime, toi, Félix, Gabriel, papa, Jeanne ... Elle regarde Pierre et dit, toi aussi, mais juste un peu. Elle sourit. C'est une sorte de sourire qui veut dire qu'elle m'aime mieux, moi, et qu'elle m'aimera toujours mieux. (B 175)

En mettant sa mère en tête de liste, Maria sait qu'elle fait un grand plaisir à sa mère après la fête. Cette première grande fête chez Albanie et Maria est une occasion qui se présente comme expérience de croissance pour l'enfant. Elle apprend comment laisser son cœur s'ouvrir graduellement aux autres personnes qui font partie intégrale de sa vie. Ce qui est un peu étrange, c'est l'ordre de leurs noms dans son énumération. Après avoir admis son sentiment d'amour pour un grand nombre de personnes, Maria, comme on imagine, met sa mère chérie en tête de liste. Ensuite, elle mentionne Félix, le petit garçon du quartier. Pourquoi mettre Félix en deuxième position sur sa liste? Si on se laisse penser comme un enfant, on sait que pour lui tout se passe au moment présent. Alors, il va sans dire que, puisqu'elle a passé presque toute la journée avec Félix, il reste bien présent dans sa mémoire. En montrant son amour grandissant pour Félix, lorsqu'elle joue avec lui, Maria, par son bonheur contagieux, réussit à le faire rire, un véritable exploit. Dès le départ de Félix, Maria passe à Gabriel, le deuxième enfant, qui est plus âgé qu'elle et quelque peu condescendant. Malgré son attitude envers Maria, elle l'aime quand même. Il rassure Maria en disant que c'est normal d'avoir une amie imaginaire comme la sienne, Salomé. N'assistant pas à la fête, son père reste quatrième sur la liste puisqu'il ne fait pas partie du moment présent. Enfin, Maria avoue sentir un peu d'amour pour Jeanne et Pierre même si elle ne les tient pas près de son cœur.

Surtout, ce qui pénètre le cœur ouvert de Maria, c'est et ce sera toujours, Albanie. L'enfant n'a pas besoin d'expliquer ses sentiments profonds à sa mère, ses gestes disent tout.

L'amour de la mère

L'amour que porte Albanie pour son enfant précède sa naissance. Après sa naissance, Albanie ressent un plus grand amour encore pour sa jeune enfant.

L'idée de cette enfant, encore innommée, commence par une pensée dans son esprit. Une fois que l'enfant est née, la mère sait déjà qu'il s'agit d'un amour illimité pour elle, aussi. Contrairement à ce qui se passe chez certaines nouvelles mères, Albanie ne souffre pas de dépression postnatale¹⁹, mais plutôt ressent une paix et une harmonie qui viennent seulement de son amour absolu pour sa fille. Dans son étude, *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir souligne que:

[L'enfant] est plante, bête, il y a dans ses yeux les pluies et les rivières
 [...] ses cheveux une végétation soyeuse [...] c'est ma fleur, ma perle
 [...] la mère murmure presque les mots de l'amant [...] elle serre
 l'enfant contre son corps, elle l'enveloppe dans la chaleur de ses bras.
 (t.2 325)

Comme le décrit Simone de Beauvoir, dans sa description des mères et de leurs bébés, pour Albanie, aussi, la fille est la source d'un amour maternel joyeux. Cet être, qui vient juste d'arriver au monde, complète déjà l'existence de sa mère. Albanie ne ressent aucune tristesse au sujet de son amour inconditionnel pour Maria. La mère se souvient du jour de la naissance de son enfant avec une telle joie: “[...] Nous étions si blanches toutes les deux et il y avait de drôles de reflets sur notre peau. Maria était déjà toute ma vie, mais je savais très bien qu’il ne fallait pas que je sois toute la sienne. Enfin, pas pour toujours [...]” (B 13). Dès les premiers moments après la naissance de Maria, Albanie est déjà comblée par ce petit miracle. Elle se souvient affectueusement des détails vifs de ce jour à l'hôpital. La blancheur de la peau de la mère et de l'enfant, décrite par Albanie, suggère un amour pur entre les deux. On peut imaginer les deux êtres émettant une lumière pâle comme celle souvent vue autour des figures religieuses, comme la Vierge et l'enfant. Malgré que les deux viennent juste d'être physiquement séparées, Albanie décrit leur peau comme si elle appartenait seulement à une personne, la mère.

Pour cette mère, son enfant et elle sont encore liées physiquement. Même si Maria ne fait plus partie du corps d'Albanie, elle la ressent dans son cœur, rempli d'un amour altruiste. D'une fierté maternelle, Albanie regarde attentivement sa fille et découvre qu'elle sera le plus grand amour de sa vie. En même temps, la mère se rend compte, un peu déçue, qu'elle ne peut pas être la vie entière de l'enfant. Le fait qu'Albanie ne se permet pas de développer un amour possessif pour son enfant unique montre son dévouement complet, son amour sans condition.

Le passage du temps aide Albanie à comprendre ce qu'est un amour moins excessif; c'est de laisser entrer plus de personnes dans leur vie quotidienne et de les aimer, elles aussi. En analysant leur vie plus clairement maintenant, Albanie constate:

J'ai compris pourquoi je l'aime [Pierre] moi aussi. Et pourquoi j'aime Jeanne et Agnès. Parce que dans notre façon d'aimer, il y a l'amour, bien sûr, mais il y a aussi [...] le meurtre partout [...] Tout à l'heure, Maria va arriver [...] je vais la prendre dans mes bras, je vais l'aimer.
(B 223-24)

Il y a dans cet amour maternel, une évolution. Au début, la mère aime presque trop Maria. Elle veut, comme la jeune enfant, passer les jours libres unies et seules. Alexandre, le premier nouvel amant d'Albanie doit attendre, pour voir la mère, qu'elle finisse de s'occuper de l'enfant. Par contre, avec Pierre le deuxième amant, Albanie le laisse participer activement dans leur vie. C'est ainsi que l'amour qui inclut tous les trois se développe en un sentiment plus stable et moins excessif. La découverte qu'elle aime également ses amies, Jeanne et Agnès, l'aide à comprendre que l'amour est un sentiment qui doit être partagé par plusieurs personnes plutôt que d'être exclusif. Avec l'amour vient aussi la souffrance, comme celle du petit Félix et la souffrance devant le meurtre des enfants innocents. Malgré tout, Albanie réussit à trouver un juste milieu entre un amour excessif pour son enfant et un amour qui est plus modéré et partagé par elle, son enfant, ses parents et ses amis proches.

La mère et l'enfant apprennent une leçon précieuse au sujet de l'amour. Toutes les deux veulent, initialement, empêcher les autres de pénétrer dans leur monde où existe cet amour illimité entre elles. Toutes les deux comprennent, graduellement, l'importance de partager un si bel amour avec ceux qui les entourent.

Notes

- 1 Dans son essai, “Le développement mental de l’enfant”, Piaget explique qu’il s’agit des monologues solitaires chez les enfants de trois ans jusqu’à sept ans. Ces monologues, à haute voix, les attirent dans leur monde intérieur. Quand les enfants se concentrent sur eux-mêmes de cette façon, il est difficile pour eux de distinguer entre le monde intérieur et le monde extérieur (*Juventus* 34).
- 2 Dans leur ouvrage, *L’image mentale chez l’enfant*, Piaget et Inhelder expliquent comment l’enfant perçoit les objets et les personnes: “[...] Nous avons observé tout un stade (vers 4-5 ans) où les sujets procèdent par ‘collections figurales’ [...] où il n’y a pas à proprement parler ‘enveloppement’ des objets dans une même classe ou collection [...]” (437-38). Dans le cas de Maria, elle n’est pas encore capable de percevoir les caractéristiques physiques, visuelles et auditives. Par contre, pour elle, la mère est constituée de trois êtres distincts qui possèdent chacun une seule de ces caractéristiques.
- 3 Dans *Le rêve et son interprétation*, Freud consacre le troisième chapitre aux rêves des enfants. Dans ce chapitre, il discute des rêves spécifiques des enfants. Freud explique que, même à l’âge de trois ans, l’enfant est capable d’obtenir ce qu’elle désire pendant son sommeil. Freud cite l’exemple d’une enfant qui “[...] avait fait une promenade en bateau [...] trop courte à son gré [...] le lendemain, elle raconta qu’elle avait vogué sur le lac pendant la nuit [...]” (43-44).
- 4 Marie-José Chombart de Lauwe, dans son étude *Un monde autre: l’enfance*, soutient que: “[...] L’enfant est celui qui accède à un ‘monde autre’. Au moins perçoit-il le monde d’une autre façon que l’adulte, grâce à ses capacités de vivre dans l’imaginaire [...]” (89). C’est exactement ce que Maria fait; le monde est, pour cette enfant, un lieu magique. L’adulte, Albanie, peut participer à ce monde mais, éprouve de la difficulté à le comprendre.

- 5 Au sujet du rêve de l'enfant, Marie-José Chombart de Lauwe indique, dans cette même étude que: “[...] L'enfant dans sa rêverie invente souvent des personnages. Bernard Bardeau [...] fils unique, se crée des frères et sœurs [...] ‘doués de l'omnipotence des grandes personnes [...]’ ” (*Monde* 102).
- 6 Marie-José Chombart de Lauwe parle du voyage chez l'enfant ainsi: “[...] Le voyage entraîne vers diverses régions du bois, un peu mystérieuses; c'est le domaine du secret, de l'obscurité [...] le thème du bateau et du voyage revient souvent, [...] chez de très jeunes enfants [...]” (*Monde* 100). Pour Maria et sa mère, le voyage en Alaska représente un lieu mystérieux. Une fois arrivées en Alaska, elles prennent un bateau pour découvrir tous les mystères de ce nouveau lieu. Ce bateau, comme explique Marie-José Chombart de Lauwe, constitue une partie essentielle du voyage pour l'enfant puisqu'elle peut s'imaginer flotter sur l'eau vers la destination dans son rêve.
- 7 Dans la même étude, Bachelard parle également des “morceaux de rêve” (*Droit* 195) que nous analysons après le sommeil. Pour Albanie, les ‘morceaux’ du cauchemar, à propos de Maria (B 47), créent un trou dans sa vie éveillée. A cause de ce trou dans le moment présent, Albanie s'inquiète plus pour la sécurité de son enfant.
- 8 A propos de ‘la peur de l'obscurité’, Bloch et Gratiot-Alphandéry, dans ce même tome, soutiennent que: “[...] elle [...] [est] un fait [...] toujours préoccupant — à des parents qui ne peuvent être nullement suspectés de l'avoir provoqué [...] chez leurs enfants et il n'est pas davantage possible d'imaginer quelles expériences précises auraient pu la susciter chez de très jeunes enfants [...]” (48). Albanie n'a rien fait pour que Maria ait peur de l'obscurité. Albanie essaie d'aider l'enfant à surmonter sa peur lorsque, quelquefois, elle se laisse endormir à côté d'elle.
- 9 “[...] Mother and daughter [...] bear witness to the grim televised images of Ethiopian famine victims, San Francisco earthquake survivors, and East European refugees” (149).
- 10 Il n'est jamais clarifié dans le texte si Albanie est séparée ou divorcée. Le compte rendu de Penny Kaganoff indique qu'Albanie est divorcée tandis que celui de Ronnie R. Brown indique qu'elle est séparée.

- 11 Dans son ouvrage, *Society and the Adolescent Self-Image*, Morris Rosenberg discute les problèmes à propos des enfants et des adolescents qui viennent des foyers désunis ainsi: “[...] La rupture conjugale semble être fortement associée avec l’anxiété [...] si les parents sont si incompatibles que le mariage se termine par le divorce, si la mère doit lutter pour joindre les deux bouts [...] ce sont des conditions qui suscitent le stress, la tension et l’anxiété [...]” (86-87). (“[...] Marital rupture does [...] appear to be [...] strongly associated with [...] anxiety [...] if one’s parents are so incompatible that the marriage ends in divorce; if one’s mother must struggle to make ends meet [...] these are conditions generating stress, tension, and anxiety [...] (86-87)). En plus de l’anxiété de voir ses parents séparés ou divorcés, Maria a également peur de perdre sa mère.
- 12 Pour une analyse approfondie des images visuelles dans *Le bruit des choses vivantes*, voir “Gazing at Culture: Visual Media in Elise Turcotte’s *Le bruit des choses vivantes*” par Karen Gould. Dans ce chapitre, elle explique que: “[...] Turcotte [...] fait le lien entre la peur maternelle concernant la sécurité des enfants et les événements reconnaissables dans le monde réel transmis par la télévision [...]” (230). (“[...] Turcotte [...] links maternal fears about the safety of children to recognizable events in the real world as they are transmitted by TV [...]” (230)).
- 13 Reinhard Kuhn, dans son essai “The Enigmatic Child in Literature”, maintient que: “[...] Jusqu’à un certain point, tous les enfants sont des univers autonomes; dans une certaine mesure, tous parlent leur propre langage et semblent avoir un message à transmettre qu’ils oublient [...]” (262-63). (“[...] To a certain degree all children are autonomous universes; to some extent all of them speak their own language and seem to have a message to convey that they forget [...]” (262-63)). Pour Albanie, les messages de Maria l’ensorcellent. Notamment, lorsque Maria parle des “[...] bonbons au bord du Nil [...]” (B 29), Albanie oublie tout ce qu’elle est en train de faire pour écouter le nouveau message de Maria. Tout de suite après, l’enfant oublie cette histoire et commence à poser des questions.
- 14 “[...] Albanie, a young divorcée, delights in her three-year-old daughter to the extent that she shuns adult company [...]” (71).

- 15 “[...] Turcotte excels in capturing the delightful imagination, curiosity, concerns, and games that are the unfolding of the life of an almost four-year-old little girl as her mother observes, communicates with, and loves her [...]” (1298).
- 16 Simone de Beauvoir, dans son ouvrage capital *Le deuxième sexe*, explique comment certaines mères créent une distance entre elles et leurs filles ainsi: “[...] La petite fille est [...] livrée à sa mère [...] Elle projette en elle toute l’ambiguïté de son rapport à soi [...]” (t.2, 332). Par conséquent, la mère malheureuse, décrite par Simone de Beauvoir, n’a aucun désir de jouer avec sa jeune fille. Pour Albanie, ce sentiment de chagrin, par rapport à la présence de Maria, n’existe pas.
- 17 Dans son article, “Child’s Play”, Robert Louis Stevenson décrit comment l’enfant transforme une pièce ordinaire en royaume rempli de chevaliers et de rois ainsi: “[...] Il travaille avec des personnages élémentaires et des accessoires de scène. Quand il faut lutter dans le récit, il doit se lever, trouver quelque chose qui ressemble à une épée et se dispute avec un meuble, jusqu’à ce qu’il soit essoufflé [...]” (3). (“[...] He works with lay figures and stage properties. When his story comes to the fighting, he must rise, get something by way of a sword and have a set-to with a piece of furniture, until he is out of breath [...]” (3)).
- 18 A propos de l’enfant et de son désir d’indépendance, Marc-André Bloch et Hélène Gratiot-Alphandéry, dans leur *Traité de psychologie de l’enfant*, notent: “[...] la revendication d’indépendance est de plus en plus marquée à mesure que l’enfant avance en âge. On peut, certes, en découvrir les germes déjà au niveau de la petite enfance [...]” (Gratiot-Alphandéry et Zazzo, t.4 107). Pour Maria, aimer d’autres personnes autour d’elle l’aide à se créer une certaine indépendance.
- 19 La psychiatre Sally Satel explique, dans son article, “Mommy Undearest” que: “[...] Notre culture emploie les termes ‘la dépression postnatale’, ‘la maladie postnatale’ et ‘la psychose postnatale’ d’une manière interchangeable pour décrire les ‘baby blues’ — une période transitoire de tristesse, d’irritabilité et d’anxiété qui arrive moins d’une semaine après la naissance de l’enfant. Elle affecte plus de la moitié de toutes les nouvelles mères [...]” (par. 6). (“[...] Our culture uses the terms ‘postpartum

depression,' 'postpartum illness,' and 'postpartum psychosis' interchangeably to describe the so-called baby blues — a transitory period of sadness, irritability, and anxiety that arrives within a week of childbirth. It affects over half of all new mothers [...]" (par. 6).

C.Y.R.